

exemple d'architecture religieuse construite, et non troglodyte, en Cappadoce.

En cette fin d'année, faisons des vœux pour que se multiplient manifestations et actions

permettant de sauvegarder et de rendre accessible à tous les peuples du monde notre patrimoine artistique mondial.

Monique Vénier-Ziesel

P.S. Je n'aborde pas ici le sujet des transactions commerciales concernant l'art, ancien ou contemporain, elles aussi à l'échelle de la planète.

Mémoire retrouvée

Une histoire de journaux et de journalistes

à la fin du XIXe siècle

Au début de l'année, en janvier dernier, s'est tenu au Sénat un colloque consacré aux « combats républicains » de la Revue Blanche (1891), au cours duquel fut évoquée l'effervescence journalistique de cette fin de siècle, à la veille de la Belle Époque.

De nombreux journaux furent alors créés, édités, imprimés et diffusés à des abonnés, même si ce n'était le plus souvent qu'à seulement quelques centaines d'exemplaires.

Des journaux politiques donc, comme la Revue Blanche qui s'engagea, ou plutôt s'enflamma, pour défendre des causes humanistes et progressistes, aussi bien l'esperanto que la paix ou le capitaine Dreyfuss... Ou encore le Cri de Paris (1877), mais aussi quantité de journaux littéraires, artistiques ou anecdotiques, tels que... La Critique Parisienne (1899), revue du Syndicat de la Critique Parisienne. Simple coïncidence mais... il y en a d'autres.

Il se trouve en effet que, peu avant d'avoir

connu grâce à mon amie Béatrice Nodé-Langlois, la « Critique », je venais de découvrir qu'une légende familiale -c'est-à-dire la création, à la même époque et par mon arrière-grand-père, Alfred Chérié, de L'Argus de la Presse (1879), et de pas moins de treize autres journaux-, était en réalité une histoire véridique, obscurcie dans la mémoire par le décès prématuré des parents de ma grand-mère maternelle, dernière-née et orpheline très jeune de père et de mère.

J'écris « découvrir » car, malgré une approximative et incomplète transmission familiale, ce fut une réelle « découverte », preuves à l'appui. Voici l'histoire.

UNE HISTOIRE DE JOURNAUX ET DE JOURNALISTES QUI SE DERoule A LA FIN DU XIXE SIECLE.

Jenny Le Boucher, fille du propriétaire d'une imprimerie à Orléans et de La Librairie et Imprimerie Universelles, sise au 13 de la rue

de Médicis, dans le VI^e arrondissement de la capitale, épouse en 1873 Alfred Chérié, jeune clerc de notaire qui abandonne vite le notariat pour le journalisme.

Après avoir vécu rue de l'Odéon et travaillé rue de Médicis, mes arrière-grands-parents décidèrent, en 1880, d'aller s'installer dans un nouveau quartier, le « Petit Montrouge », secteur réaménagé à la suite de la fusion d'anciennes voies, (avenue de la Santé, rue Neuve St Jacques et avenue du Capitaine), dans le XIV^e arrondissement.

C'est là que naquit le quatrième enfant du couple, ma grand-mère en l'occurrence, rue Hallé, une rue nouvellement tracée, dans une petite maison avec jardin que jouxtaient une imprimerie toute neuve, elle aussi, et les bureaux d'une douzaine de collaborateurs.

À noter par ailleurs que, renouant avec la vocation des lieux, une jeune revue « Architectures à vivre » vient tout juste d'emménager à cette adresse prédestinée.

Infatigable travailleur, connu comme libraire-éditeur, journaliste et parolier, Alfred Chérié (1847-1896) avait créé l'Argus de la Presse qui a survécu jusqu'à nos jours, « certes la plus rentable de ses publications, mais sans doute pas son journal de prédilection ».

C'est à l'hebdomadaire Le Moniteur des Arts qu'allait toute sa sollicitude, il y faisait montre, indique sa notice nécrologique, « d'un goût très fin, éclectique, inféodé à aucune école, l'esprit largement ouvert à toutes les tentatives, aussi osées qu'elles fussent ».

Poète à ses heures, auteur notamment d'un poème en six chants intitulé « La France sous la Commune en 1971 », de chansonnettes

humoristiques, voire d'une mélodie féministe, il n'oublie pas également de faire la leçon à ses enfants en leur adressant des bouts rimés dûment circonstanciés.

Outre les nombreuses revues juridiques que publiait l'ancien clerc de notaire, il a aussi fondé Le Parnasse des Lettres, qui organisait des concours de poésie auxquels participèrent Théodore de Banville, Arsène Houssaye ou François Coppée...ou encore La Lorgnette, quotidien des théâtres et des concerts et La Revue des Musées ou bien l'hebdomadaire L'Europe Illustrée, sans oublier Le Vélocipédiste, car il était lui-même adepte du vélocipède qu'il pratiquait « au plus grand amusement de ses confrères lorsqu'il n'empruntait pas son phaéton, la voiture à cheval qu'il utilisait le dimanche pour promener sa charmante famille », indique un chroniqueur de l'époque.

Toutes ces précisions et ces détails qui « font vrai et vivant », je les ai appris d'un coup, « découverts », puisque ma grand-mère tôt orpheline n'avait pas de souvenirs directs de cette époque qu'elle aurait pu transmettre à sa propre fille. Il restait seulement quelques lettres écrites aux quatre enfants, le plus souvent en vers, sur les papiers à en-tête de l'une ou l'autre revue.

Cela laissait toute la place à une légende familiale à la fois triste, floue et valeureuse... plutôt qu'à l'histoire factuelle et concrète d'une famille. Jusqu'au jour où je rencontrai par le plus grand des hasards, la directrice actuelle de L'Argus de la Presse, Laurence d'A. Quand je lui dis : « Tiens, c'est drôle, dans ma famille, on raconte que c'est mon arrière-grand-père qui a créé cette affaire. », elle s'étonna : « Ah ! bon ? Dans ma famille, on raconte, oui Alfred Chérié, je connais ce nom, c'était, paraît-il, un riche financier qui a jadis financé L'Argus,

mais c'est mon arrière-grand-père qui en avait eu l'idée... » « Ah ! Oui ? » répliquai-je, sans plus m'offusquer car je n'étais pas très sûre de ma propre version de l'histoire. « Ce n'est pas grave, poursuivit-elle, car des historiens de métier préparent un livre pour les 120 ans de L'Argus. Ils font des recherches, si vous avez des documents, vous pouvez les appeler ? » « D'accord. » répondis-je. Mais, à ce moment-là, mises à part les missives adressées aux enfants, dont ma mère possédait quelques exemplaires, je ne pensais pas qu'elle ait conservé quoi que ce soit d'autre.

Peu après, ma mère partit en maison de retraite, et je voulus trier ses nombreux livres. « Regardez bien, nous dit mon père, à ma sœur et à moi, votre mère cache des billets de 50 000 francs entre les pages ». Plusieurs dimanches de suite, j'allai chez elle pour trier sa bibliothèque. Je feuilletai les ouvrages pour décider de ceux que je voulais conserver, plutôt que dans l'espoir de trouver un magot. Et, de fait, je ne trouvai aucun trésor imprimé par la Banque de France.

La découverte que je fis néanmoins, fut beaucoup plus intéressante. Et émouvante. Sous une couverture reliée en cuir, à tranche nervurée, ornée de petites fleurs dorées, l'étiquette portant le nom de l'ouvrage ayant disparu, et les trois premières pages ayant été déchirées, je découvris en page 4, datée du 20 juin 1877, une fine écriture penchée, agrémentée de pleines et de rondes majuscules : C'était le journal manuscrit que mon arrière-grand-mère avait tenu jusqu'à la veille de sa mort, en 1892. Parmi cette centaine de pages il était, entre autres, question du sort de L'Argus.

Sa chronique conte, au début, les bals, les spectacles et les fêtes, la vie des enfants, la naissance de ma grand-mère, « très différente des

trois autres, brune, avec des yeux très clairs pour un bébé ». Puis elle écrit ses tristesses devant un mari de plus en plus absorbé par les soucis, ses affaires, et enfin sous sa plume, témoignage de première main, le récit de la vente de L'Argus. « Une entreprise », continue-t-elle, « qui ne pourrait jamais devenir mauvaise ». Mais qu'Alfred Chérié, dont les autres journaux périclitent, doit se résoudre à vendre « pour une somme modique au regard des recettes régulières rapportées » par cette Agence de coupures de presse. C'était la première en son genre. Il en eut l'idée pour répondre aux demandes des artistes et écrivains cités par ailleurs dans ses gazettes.

Sans tarder, à la veille du « Bon à Tirer », je transmis des extraits de ces documents d'époque aux deux historiens*, auteurs de l'enquête « le roman vrai de L'Argus de la Presse » (Edition Hervas), qui du coup furent en mesure de préciser les rôles respectifs des deux arrière-grands-pères, conformément en fin de compte, à ce que l'« on racontait dans ma famille ».

Ce point de tradition familiale dûment confirmé (pour autant, les incertitudes de l'histoire n'avaient jamais empêché personne de dormir), ce qui fut beaucoup plus captivant, ce fut de prendre connaissance de la mine d'informations et d'anecdotes que ces historiens professionnels avaient rapportées dans leurs filets lancés, via Internet, jusqu'à la bibliothèque du Congrès, à Washington, et bien sûr à la Bibliothèque François Mitterrand, à Paris. Somme de données que les deux chercheurs eurent la gentillesse de me transmettre.

Du jour au lendemain, je lus ainsi les notes de mon arrière-grand-père à la distribution des prix du Lycée Louis le Grand ; je découvris les paroles de ses chansons, ainsi que le texte de sa notice nécrologique publiée dans une « revue

du groupe »...

Ce que ne me dirent pas ces nombreux documents, c'est si Alfred Chérié était inscrit, ou non, au Syndicat de la Critique Parisienne, et malheureusement, comme me l'a dit Alice Fulconis. : « toutes les archives ont été égarées »....

Pourtant j'en suis convaincue, même époque, même métier, mêmes centres d'intérêt, il y était !

Voilà pourquoi, aujourd'hui, j'ai tant de plaisir à inaugurer avec ce récit d'une mémoire retrouvée, une collaboration à la Critique. C.Q.F.D !

Catherine BERGERON.

**Boris Dänzer-Kantof et Sophie Nanot*

Rencontre avec de grands fantômes Corsetés de marbre blanc.

Dommage... Si un, ou une, autre que moi s'était chargé d'un papier sur la première biennale des « Stèles de la Création » qui, trois mois durant, de début juin à fin août 2009, a fait cohabiter dans l'église de la Madeleine, à Paris, quelques-unes des plus grandes pièces de la statuaire sacrée du XIXe siècle et quarante-quatre sculptures contemporaines, dont une de mes œuvres, il est probable – au moins par courtoisie - que j'aurais eu droit à quelques compliments.

Eh bien, tant pis pour les compliments. J'écrirai moi-même sur cette exposition. Pour une raison toute bête : écrire m'aide à clarifier l'embrouille de mes émotions – spécialement nombreuses et contradictoires durant cette biennale.

Le choix des deux commissaires des « Stèles de la Création » - Pascal Payen Appenzeller, et Mylène Vignon, une descendante de Pierre Alexandre Vignon, le principal architecte de la

Madeline - d'exposer des sculptures contemporaines dans un haut lieu historique de Paris n'était certes pas une première. De telles cohabitations se multiplient de nos jours. Voilà belle lurette que Marc Chagall est au plafond de l'Opéra Garnier, Olivier Debré sur le rideau de la Comédie Française et Daniel Buren dans la cour d'honneur du Palais Royal. Plus récemment, Yann Fabre et ses scarabées dorés ont été exposés au Louvre, près des Marie de Médicis peintes par Rubens. Jeff Koons, puis Xavier Veilhan ont suivi à Versailles. Et cet été encore, l'art minimaliste le plus contemporain a figuré dans les chapelles romanes de Bretagne*.

Autant d'évènements, vus d'abord comme choquants, voire impensables ou sacrilèges, mais qui font ouvrir grand les yeux, décoincant les neurones, forcent à dépenser des flots de salive et des litres d'encre d'imprimerie et finissent par nous familiariser avec les rencontres improbables et les métissages en tout genre...